

NOTRE TRES CHER FRERE GARIBALDI

Il y a bien quelque temps de ça -plus de soixante ans, je crois, -un gamin accompagne souvent à la vigne son grand père maternel, petit vigneron vaudois sur les bords du Léman.

Des coteaux en gradins, on voit sur le lac une épaisse fumée noire qui grandit, et dont le vent parfois apporte l'âcre odeur. Les vigneron courbés sur leurs ceps se redressent. Un gigantesque cygne blanc s'approche, tout en bas sur l'eau qui miroite. « c'est le bateau de trois heures ! » « c'est « La Suisse », ou bien le « Genève », qui vient de siffler. Bref moment de répit. Avec des doigts un peu terreux, chacun sort sa pipe, et aussi le tabac. On est en pleine grande crise économique, et les vigneron ne sont pas riches. Ils fument du « Garibaldi ». Un gros paquet brun avec une étiquette qui montre un homme plus très jeune, mais au visage énergique.

Le tabac est énergique, lui aussi; son âcreté pique la gorge. On se sent bien. Le gamin questionne son grand père: « qui c'est, ce Garibaldi ? » Grand papa répond: « c'était un révolutionnaire italien » - « comme

ce Mussolini dont parle le journal ? » - « oh! Ben non, Garibaldi c'était un tout bon ! Et ton Mussolini, il me doit toujours les cinq francs que je lui ai prêtés en 1902, quand il a fui en Suisse ». Grand père n'a pas fait de longues études; il n'est jamais sorti de Suisse, mais il sait piquer la curiosité du vieux gamin qui est ce soir devant vous.

Il faut remonter le temps. Nous sommes en 1815. L'Europe pousse un immense soupir de soulagement. Napoléon I^{ER} vient d'être battu à Waterloo et déporté à vie par l'Angleterre sur une petite île lointaine de l'Atlantique. « Ouf ! Plus jamais ça » s'écrient les souverains européens, après l'épopée sanglante d'un aventurier corse de génie, qui se voulait le nouveau Charlemagne, mais qui a laissé le continent exsangue. Au Congrès de Vienne, on rétablit l'ordre ancien, le consensus. Il durera un siècle, jusqu'en 1914 où, à Sarajevo -déjà- un assassinat politique plongera à nouveau l'Europe dans la tourmente générale. Il y aura certes quelques conflits, mais localisés, presque de nature tribale. Les puissances victorieuses, l'Autriche-Hongrie, la

Russie, la Prusse, et surtout la Grande-Bretagne, reine du monde, veillent au grain dans les états et leurs colonies. Malheur aux velléités d'indépendance et de liberté; elles seront matées sans pitié; les monarques sont solidaires dans la répression des écarts. Ils ont eu tellement peur !

Et pourtant, cette Europe n'a pas un encéphalogramme plat. Des hommes courageux, soit par générosité, soit par intérêt, souvent un mélange des deux, tentent de s'opposer à l'ordre établi. Non seulement en Europe, mais aussi en Amérique du Sud, contre les colonisateurs espagnols. Ces hommes sont souvent francs-maçons. Il y a eu San Martin, libérateur du Chili et du Pérou, il y a eu Bolivar, libérateur du Venezuela, de la Colombie, et de la Bolivie. Parmi eux, un autre titan se dégage: notre frère Joseph Garibaldi.

L'histoire commence à Nice, qui fut longtemps, comme Carouge, une cité sarde. Plus précisément le comté de Nice, annexé par la France à la Révolu-

tion française, rendu après Waterloo au Royaume de Sardaigne, puis cédé en 1860 à la France. Né en 1807, - signes du chat et du cancer dans la double astrologie, - mort en 1882, Garibaldi aura été, tantôt français, tantôt italien, par le jeu des remaniements de frontière. En 1940, victorieuse avec l'Allemagne, l'Italie voulait annexer Nice.

Tout gosse, Joseph Garibaldi s'enfuit de chez ses parents, qui voulaient le faire entrer dans les ordres. Suivent mille métiers, mille misères: mousse, professeur d'italien et de français, de mathématiques, d'écriture à Constantinople, fabricant de chandelles, courtier en fromages, commerçant, armateur, et on en passe. Dans le fond, malgré les circonstances, il demeurera par goût un marin, égaré sur la terre ferme. « Homme libre, toujours tu chériras la mer » aurait dit notre Frère Baudelaire, son contemporain.

Visionnaire aussi, il poursuivra sans relâche un grand rêve: Les États Unis d'Europe. Ce n'est pas par hasard que l'acte fondateur de l'actuelle Union européenne, le Traité de Rome justement, a repris quelques-unes des idées de son «

Mémoire aux Grandes Puissances ».

En 1834, il s'engage dans la marine de guerre sarde, et tente avec ses compagnons de saisir la frégate « L'Eurydice » pour attaquer l'arsenal de Gênes dans les premiers combats pour la liberté. Le complot est découvert, Garibaldi, fait prisonnier, s'échappe et se voit condamner à la peine de mort par contumace.

Passé au service du bey de Tunis dont il réforme l'armée, et combat contre les pirates. Puis à Marseille où il soigne les cholériques. S'embarque pour l'Amérique du Sud. Il y restera treize années. Il entre au service de la République du Rio Grande do Sud, en rébellion contre le Brésil, qui l'autorise à donner la chasse aux navires brésiliens. Garibaldi le corsaire écume les mers à la tête d'un minuscule rafiôt, avec huit hommes d'équipage. « Bateau de corsaires ? » Notre Frère somme toute n'aurait pas été dépaysé sur celui décrit, en septembre dernier, par notre frère orateur. Son nom ? « les copains d'abord, » aurait dit Brassens.

Il se fait initier à la franc-maçonnerie et choisit ainsi son camp: à

l'époque, pour la papauté, être franc-maçon, c'est avoir signé un pacte avec le diable et mériter l'excommunication. Pas uniquement pour des raisons dogmatiques: les papes connaissent les Constitutions d'Anderson, mais parce que les francs-maçons ont partie liée avec ceux qui veulent les priver de leurs états et de leurs immenses biens temporels. Désormais, Garibaldi est devenu un « révolutionnaire professionnel ». Et la vie continue aux antipodes. De temps à autre, on se repose. On vit avec des soldats ivres en débandade, ou bien on aime angéliquement une jeune fille. On apprend l'espagnol, on galope dans la pampa, on porte le vêtement souple et coloré des gauchos; plus tard, même devenu général, Garibaldi aura de la peine à porter l'uniforme officiel. Une fois il est pris, torturé, parce qu'il refuse de donner les noms de ses complices. Il passe à Montevideo, en Uruguay. Le gouvernement a besoin d'un homme tel que lui. Il recrute des volontaires, parmi les nombreux Italiens qui se trouvent en Amérique du sud, et les équipe des fameuses chemises rouges, ra-

chetées à bas prix à un fabricant qui n'avait pu expédier cette commande à ses clients, les abattoirs de Buenos-Aires. Désormais, ce sera l'uniforme des Garibaldiens, et la couleur rouge celle des révolutionnaires du monde entier. Et notre frère rencontre l'âme soeur, une jeune femme de dix-huit ans, dans des circonstances particulièrement romanesques. Elle lui donnera des enfants, et le suivra jusqu'à la mort. Pour subsister, Garibaldi se lance dans le commerce, devenant commis-voyageur, tentant sans succès de vendre des étoffes, du fromage, de la pâte d'amande, allant de porte en porte avec ses échantillons. Plus tard, dans un petit collège, comme professeur de mathématiques et d'histoire, lui dont la formation scolaire fut sommaire. Mais il se donne de la peine pour ne pas décevoir ses élèves. Et la roue tourne. L'Uruguay est en guerre contre l'Argentine, a de nouveau besoin de notre frère, promu colonel, qui combat brillamment.

Et notre héros revient en Italie pour s'intégrer au « Risorgimento » « la Renaissance », ce mouvement qui aboutira à l'unification italienne.

A la base de ce mouvement, il y a l'ambition forcenée de la famille de Savoie. C'est l'une des plus anciennes maisons souveraines d'Europe. Elle veut devenir aussi puissante que les Bourbons ou les Habsbourg.

Jusqu'au seizième siècle, elle tente de s'agrandir en Suisse et en France. Mais l'ours de Berne lui prend le Pays de Vaud, et à Genève, la Mère Royaume et ses amis la rappellent à l'ordre. Les Savoie se tournent donc vers la Méditerranée. Au dix-huitième siècle, ils obtiennent la dignité royale: rois de Sicile, puis de Sardaigne, et c'est ainsi que Carouge est cité sarde. Au début, conservatrice et féodale, la maison de Savoie, ensuite, avec opportunisme et habileté, récupérera à son profit l'idéologie unitaire de gauche. Survient la Révolution française, puis Napoléon 1er, qui stoppent pour un temps l'expansionnisme savoyard.

Après Waterloo, l'Italie est redevenue le patchwork d'avant la Révolution française: - à l'ouest, le royaume de Sardaigne, il comprend, outre la Sardaigne, le Piémont, le comté de Nice. Tout cela appartient à la Maison de Savoie: au nord et au nord-ouest, la

Lombardie et la Vénétie, propriétés de l'empire austro-hongrois, au centre, les duchés de Modène, de Parme et de Toscane, et les États du Pape, d'une superficie considérable, avec Rome, du centre au sud, le royaume des Deux-Siciles, avec Naples, propriété d'une branche des Bourbons d'Espagne. En 1984, famille oblige, le roi d'Espagne actuel a reconnu l'un des descendants comme prétendant légitime au trône des Deux-Siciles, car la plupart de ces souverains sont unis par des liens de famille, et même à la famille royale britannique: on pourra un jour dire de la Reine Victoria, impératrice des Indes, qu'elle est la grand-mère de l'Europe; ça n'empêchera pas la guerre de 14-18.

Et en 1870, la carte de l'Italie est la même que celle que nous connaissons aujourd'hui. La maison de Savoie a rafflé toute la mise à ses confrères. Que s'est-il passé?

Tout d'abord, l'entrée en scène du carbonarisme et sa récupération par la franc-maçonnerie. Al'origine, les « carbonari » ou « charbonniers », c'est une société secrète corporative, regroupant des charbonniers qui échappent à la police en vivant dans les forêts.

Dès 1807 les carbonari passent à l'action contre les oppresseurs, et rejoignent le camp des maçons, dont le plus célèbre est alors Mazzini, qui fonde en 1831 le mouvement « Jeune Italie ». Pendant quarante ans se déroule un processus de libération, fait d'émeutes républicaines, puis de guerres concertées, et de sanglantes répressions. Le pape condamne le mouvement « Jeune Italie ». Mazzini réplique en fondant à Genève le mouvement « Jeune Europe » qui regroupe tous les mouvements activistes révolutionnaires. 1848, c'est l'année de nombreux bouleversements en Europe. En Suisse, au début de l'état moderne, le franc-maçon Jonas Furrer devient le premier président de la Confédération.

Garibaldi se trouve donc en Italie. Ses fabuleux exploits en Amérique du Sud l'ont rendu célèbre en Europe. Notre frère met son épée au service de Charles-Albert de Savoie, qui accepte avec un enthousiasme mitigé, car le héros lui fait de l'ombre. Garibaldi recrute trois mille volontaires, mais les Autrichiens le battent. Fuit en Suisse.

Pas pour longtemps, il va à Rome. La situation y est complexe; le pape a fui à Florence, et les patriotes romains proclament la République, confisquent les biens de l'Église, et mettent fin au pouvoir temporel de la papauté. Mais c'est compter sans les puissances étrangères qui ont peur de la contagion révolutionnaire. Le pape appelle à l'aide. C'est la France qui interviendra, contre les intérêts de Victor Emmanuel. Tout d'abord battus par Garibaldi, les Français renforcent leurs troupes, et bombardent la Ville Éternelle. L'encerclement se resserre. Sous les obus, Garibaldi voit arriver sa femme Anita, entrée des Français dans Rome. Garibaldi veut continuer à se battre; les notables refusent. Notre frère s'exclame à ses hommes: » je sors de Rome. Que ceux qui veulent continuer la guerre contre l'étranger viennent avec moi. Je n'offre ni solde, ni cantonnement, ni approvisionnement. J'offre la faim, la soif, les marches forcées, les batailles et la mort. » Beaucoup plus tard, de semblables paroles seront reprises par un autre franc-maçon indomptable, lui aussi dans une si-

tuation désespérée :Winston Churchill. C'est la retraite en direction de Venise, Il est poursuivi par les Français, auxquels se sont joints les Autrichiens, les Espagnols et les Napolitains. Mais Garibaldi connaît mieux cette guerre-là que ses poursuivants: Il sait changer de route, échapper aux avant-gardes ennemies, envoyer des éclaireurs. Il est le seul chef, redevenu comme un capitaine de navire. Cette retraite est un chef d'oeuvre de stratégie. Affreux sentiment d'isolement. Dans les localités traversées, les notables se terrent, morts de peur;ils veulent se concilier les bonnes grâces des Français. Quant aux paysans, qui pensent n'avoir rien à gagner de la liberté, ils sont hostiles. 62% des hommes et 95% des femmes sont alors analphabètes. On peut penser au film culte « Les sept mercenaires ».Sa femme Anita qui marche à ses côtés est malade, en état de grossesse avancée, mais marche, marche, refusant de s'arrêter en lieu sûr. Elle tombe et meurt. Les hommes traqués l'ensevelissent sans bruit, pour ne pas éveiller l'attention des ennemis. Des compagnons sont pris, torturés, fusillés. Pas de quartier. On a eu tellement peur de ces révolu-

tionnaires. Garibaldi se cache, risquant la mort chaque jour; Tout le monde le veut loin de l'Italie, même de l'Europe. Il s'enfuit au Piémont, puis en Amérique. Il en revient (1854) achète pour une bouchée de pain un îlot près des côtes de Sardaigne. C'est Caprera, l'île aux chèvres; y bâtit sa maison. Oh, pas un palais: toute son existence, Garibaldi a des finances serrées; il refuse tout argent, ses vêtements sont souvent élimés et rapiécés. C'est seulement à l'extrême fin de sa vie qu'il acceptera une petite pension du gouvernement.

Charles-Albert, puis Victor Emmanuel, rois de Sardaigne, sont de fins matois, des politiques avisés. On dirait aujourd'hui « des champions au poker menteur ». Le roi Soleil, Louis XIV, disait: «Messieurs de Savoie ne terminent jamais la guerre dans le camp où ils l'ont commencée ». Garibaldi, qu'ils rouleront dans la farine, l'apprendra à ses dépens, lui le naïf, l'idéaliste, l'homme d'action sans grand sens politique. Tout comme leur ministre Cavour, franc-maçon, un diplomate exceptionnel, mais à qui ses maîtres font parfois des enfants dans le dos. « Je t'aime, moi non plus ». On voit maintenant qu'une aide extérieure

est indispensable. Qui ? Ce sera l'Empereur des Français, Napoléon III, neveu de l'Ogre de Corse, autrefois citoyen helvétique et officier d'artillerie suisse, qui a eu un Genevois, le général Dufour, comme professeur à Thoune. Mais surtout conspirateur, souvent malchanceux, en Italie notamment, où il a été initié au carbonarisme. En paiement de son intervention, on lui donnera la Savoie et Nice. On le sait amateur de jolies femmes; pour faire bon poids, Cavour lui envoie sa propre nièce, la comtesse de Castiglione, qui, en service commandé, tombe rapidement dans les bras de Napoléon III. Ah! La Castiglione! Le général Jomini, qui l'avait rencontrée, disait, au grand déplaisir de son épouse: « Jamais on n'a vu beauté pareille, jamais on n'en reverra plus; C'est Vénus descendue de l'Olympe » Prudent, il ajoutait : «elle semblait tellement imbuée de sa triomphante beauté, qu'au bout de quelques instants, elle vous donnait sur les nerfs ! »

La guerre reprend contre l'Autriche; les Français sont maintenant alliés aux Piémontais, mais chacun joue double jeu: Parce que son épouse Eugénie est très pieuse,

Napoléon veut ménager le pape, contrairement à Victor Emmanuel. Ce sont les victoires sur l'Autriche de Magenta et de Solferino, une sanglante boucherie. Ah, Solferino ! souffrez que j'extraie ce qui suit du « guide des rues de Monaco », ma petite patrie : Citation : »Avenue Henry Dunant, philanthrope et écrivain suisse. En 1859, à la suite d'ennuis financiers, il cherche à rencontrer Napoléon III qui se trouvait en Italie. La rencontre eut lieu à Castiglione -décidément !- c'est dans cette ville que les blessés de la bataille de Solferino étaient regroupés. Cette atroce vision déclencha le début de son action. Dunant entreprend des démarches auprès de nombreux gouvernements pour la protection des blessés et des prisonniers de guerre. Il venait de jeter les bases de la Croix-Rouge. Henry Dunant, tombé dans l'oubli et la misère... » fin de citation concernant notre frère Henry Dunant, mais voici quelques remarques, certaines reprises d'un ouvrage que j'ai publié voici trois ans:

Contrairement à aujourd'hui, à l'époque qui nous intéresse, le nombre des pertes civiles était plus faible que celui des militaires. Ce

n'était pas pour autant une « guerre en dentelles ». On combattait encore souvent comme du temps de Napoléon 1^{ER}, mais avec un armement devenu beaucoup plus meurtrier. Au lieu d'être efficace sur cinquante mètres tout au plus, comme l'ancien lignard, le soldat dispose désormais d'un fusil à canon rayé, capable de toucher toutes les vingt secondes des cibles distantes de plusieurs centaines de mètres. L'armée prussienne pour sa part emploie déjà un mousqueton se chargeant par la culasse, qui permet au fantassin de tirer en position couchée. Cela favorise encore plus le défenseur immobile au détriment de l'attaquant en mouvement. En mouvement, justement. La Grande Guerre de 1914 - 1918 n'a rien innové, quand des généraux envoyaient au front leur chair à canon. La fameuse Charge de la Brigade légère a eu lieu durant la guerre de Crimée, en 1854, et l'on voit six cents cavaliers anglais, en uniformes chatoyants, se faire tous massacrer en chargeant, dans un ordre parfait, une enfilade de batteries tirant sur eux à bout portant. Eh bien, à Solferino, cinq ans

après, on n'a rien appris, d'où la boucherie dénoncée par notre Frère Henri Dunant¹. Quinze pour cent des troupes engagées seront massacrées.

Garibaldi, pour sa part, a commandé l'infanterie de montagne, défait les Autrichiens et après une série de victoires, libéré l'Italie jusqu'au Tyrol.

La paix est signée. Garibaldi veut se remarier. Il épouse la marquise Raimondi, qui l'a aidé. Malgré les rhumatismes qui le tenaillent, en dépit de la différence d'âge, trente quatre ans, il sent sa jeunesse retrouvée. Rayonnant, notre frère sort de l'église, serrant le bras de la jeune marquise, quand tout d'un coup quelqu'un s'approche, lui tend une lettre. Cette lettre contient les preuves démontrant que la jeune marquise a deux amants, dont l'un est même un lieutenant garibaldien. De plus, elle est enceinte. Sur le champ, Garibaldi abandonne la marquise et part pour l'Italie centrale.

Ensuite, assuré de la neutralité sympathique des Anglais, dont la flotte croise en Méditerranée, il débarque en Sicile contre la volonté de Cavour. Il a avec lui un peu plus de mille hommes, les fameux « Mille ».

Avec la complicité de francs-maçons employés d'une compagnie maritime, on vole deux bateaux pour le transport de troupes. Le héros proclame sa dictature sur l'île avec le titre de « Duce » que reprendra plus tard Mussolini, bat les troupes des Bourbons de Naples, dans la rade de Palerme, il y a un petit yacht blanc; on y coud des chemises rouges pour les garibaldiens. La moins active n'est pas une toute jeune femme; compagne du moment du propriétaire du bateau. C'est notre Frère Alexandre Dumas, au faite de sa gloire, vivant fastueusement, mais criblé de dettes. Le créateur des Trois Mousquetaires et du comte de Monte Cristo a trouvé en Garibaldi un héros à sa taille. Tout de suite, nos deux frères deviennent amis. Dumas dira: « cet homme est un héros, un aventurier sublime, un personnage de roman. C'est un fou, c'est un niais, mais un niais héroïque: nous nous entendrons fort bien. » Garibaldi repart pour la péninsule, bat le reste des Napolitains, entre à Naples, y accueille le roi Victor Emmanuel de Savoie, et retourne à Caprera. L'Italie réunifiée est presque faite, mais il y manque encore Rome.

Il est indigné d'apprendre la cession de Nice à la France, que son frère franc-maçon Cavour lui a soigneusement cachée. Il ne sait pas qu'en politique, « on appelle scandale l'étonnement des naïfs devant le comportement des malins ». Il retourne à la vie politique, est brillamment élu député par le peuple. En 1866, brièvement, la guerre reprend. Garibaldi repart avec une troupe, défait les Autrichiens, mais c'est l'armistice. L'année suivante, de son propre chef, il veut envahir Rome, mais il est battu par les Français. Double jeu encore de Victor Emmanuel, qui le fait même emprisonner pour un temps. Libéré, il retourne à la maison, puis est reçu à Londres par une foule énorme et enthousiaste: au premier rang, le fils de la reine Victoria, Prince de Galles, maçon lui aussi. Au bout de quelques jours cependant, la reine fait comprendre que ce révolutionnaire en ses états, ça fait «un peu désordre». Aux États-Unis, sa célébrité est telle que lorsque éclate la Guerre de Sécession, le président Abraham Lincoln lui propose le commandement de l'une des armées

envoyées contre les états esclavagistes du sud. Garibaldi hésite et finalement refuse. Pour leur part, les états du Sud avaient tenté de rééditer le «coup de la Castiglione» en dépêchant à Napoléon III une charmante ambassadrice. Prudent cette fois-ci, l'empereur ne tomba pas dans le panneau.

En 1870, la France déclare la guerre à l'Allemagne de Bismarck, qui n'attendait que ça . Sans aucun allié, à cause de ses erreurs politiques des années précédentes, Napoléon III est seul. L'Italie de Victor Emmanuel, avec la neutralité de Bismarck et des autres souverains européens, saisit tous les états pontificaux et ce sera désormais Rome la capitale italienne, la papauté ne conservant plus que le minuscule Vatican. Cette guerre franco-allemande est un désastre pour la France: mal préparée, mal commandée, avec des moyens désuets contre l'Allemagne. Donc, Napoléon III est seul ? Pas tout à fait. Voici notre incorrigible rêveur, Garibaldi .Il part pour la France avec un contingent de volontaires; ce sera le seul général à obtenir quelques victoires au début sur les Allemands. Mais c'est l'effondrement français. Les

députés français, debout, applaudissent à la nouvelle de la défaite de Sedan.

En France, la Troisième République est proclamée. Une assemblée constituante est élue, avec une majorité de monarchistes réactionnaires, la plupart des ruraux. Sans même être candidats, Garibaldi et Victor Hugo sont brillamment élus, par acclamations du peuple, dans la minorité, par plusieurs départements et à Paris. Hésitant tout de même, notre frère accepte ce mandat et se rend en France. Il entre à l'assemblée, réfugiée à Bordeaux. Les députés républicains l'acclament. Dans les tribunes, le public, debout, aussi. Mais les députés réactionnaires de droite, majoritaires, l'insultent. On dit que ses hommes ont volé, violé. Quant à Garibaldi, dira un petit vicomte campagnard, il n'a pas combattu. «C'est un comparse de mélodrame que votre héros.» Émile Zola, présent, dira « qu'importe à ces messieurs ce vieillard qui vient de battre les Prussiens pour le compte de la France! La plupart d'entre eux suaient la peur pendant que Gari-

baldi allait, la poitrine nue, devant les balles ennemies. » on s'insulte dans les travées. Alors un autre titan, qui vient d'écrire « Les Misérables », Victor Hugo se lève: »Il n'y a pas eu un roi, pas un état qui se soit levé pour défendre la France. Un seul homme a fait exception: Garibaldi. Il a été le seul parmi tous les généraux qui n'a jamais été vaincu ». Fureur des royalistes, on en vient aux mains. Hugo et Garibaldi démissionnent.

L'HÉRITAGE

Sur l'île de Caprera, il est une tombe. Elle est fermée par un rocher brut de trois tonnes. Sur le rocher on a gravé une simple étoile, celle des « Mille », et un seul mot, un seul: « Garibaldi ». Rien d'autre.

Si j'étais un docteur en maçonnerie, je dirais que notre Frère n'a pas su combiner peut-être l'héritage commun entre Aristote, l'équilibre, et Platon, l'idéalisme. Ca ne l'a pas empêché d'être nommé, en 1864, Grand Maître de toutes les maçonneries italiennes.

Pendant très longtemps, en Suisse, en France et ailleurs, dans les cam-

pagnes, même chez les paysans catholiques, on trouve l'image naïve de ce franc-maçon, entre celles du Christ et des saints. J'en ai vu encore à plusieurs reprises. Pourquoi pas, a dit George Sand: « pourquoi ne prendrait-il pas sa place parmi les patrons du pauvre peuple, lui qui est l'initiateur d'une foi nouvelle ? Et voyez si cette foi ne ressemble pas à celle des premiers chrétiens ! » Il n'y a guère d'autre héros national dont le nom a été à ce point cosmopolite, aimé ou détesté avec autant de force et de vigueur dans la péninsule ou aux antipodes. Encore vivant, Garibaldi? Après bientôt cent trente ans? Ou est-il devenu un personnage du Musée Grévin de l'histoire? N'y a-t'il que la musique de Verdi, ou bien le livre et le film « Le Guépard » pour l'évoquer? Des héritiers, Garibaldi en a eus: voici notre frère Juarez qui chassa Napoléon III du Mexique en 1867, permettant à la Légion étrangère une action héroïque et inutile, qu'elle célèbre chaque année, le «Camerone». Voici les brigades garibaldiennes antifascistes durant la guerre d'Espagne. Ou encore Che Guevara, le cc Che

», et tant d'autres. Il y en aura encore. Célèbres ou obscurs. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes pour reprendre à leur compte le testament symbolique de notre frère Joseph Garibaldi:

« Je lègue : mon amour pour la Liberté et la Vérité; ma haine du mensonge et de la tyrannie ».

¹ Henri Dunant maçon sans tablier